

Portraits de grands chefs

Autor(en): **Magnat, T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **80 (1935)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Portraits de grands chefs

(Essai de graphologie.)

FOCH

C'est une entreprise hardie que de se pencher sur la personnalité d'un grand chef, de vouloir en expliquer le portrait sans le figer.

En psychologie, donc en graphologie, on peut considérer le caractère comme une plante que son propriétaire doit faire fleurir. Pour arriver à ses fins, il devra la cultiver, la nourrir, rogner les tiges folles, l'exposer au soleil. En bref, prendre soin que la graine qui lui est donnée à la naissance produise, si la Providence le permet, la plus belle fleur qui soit.

« Il faut voir les choses telles qu'elles sont », avait l'habitude de dire le maréchal ; c'est ainsi qu'il faut voir son écriture. Tout d'abord prenons un autographe de 1880, époque où Foch était âgé de trente ans (voir p. 176).

Ce qui frappe l'œil en premier lieu, c'est un grouillement bien ordonné, à la fois clair et illisible. C'est un tempérament lancé à toute allure ; chaque ligne semble un torrent riche d'alluvions se précipitant en avant. Mais remarquons tout de suite que la ligne est droite, que la digue de la raison est solide. Cette raison qui dans l'écriture se révèle par l'enchaînement des mots, ne laisse guère l'imagination l'emporter. Le Foch de trente ans devait être cinglant dans ses affirmations ; bien des mots se terminent par une tache qui semble un poing bien appliqué sur la table et coupant court à la réponse de l'interlocuteur.

Certes, cinglant dans les idées, il l'était déjà ! Cependant les pleins et les déliés se succèdent avec harmonie ; la sensi-

bilité bien disciplinée, qui rend l'homme doux (ce qui ne veut pas dire faible) se lit dans leur alternance. Les affirmations catégoriques sont exprimées de manière nuancée, ce qui favorise les rapports humains. D'autre part, cette façon souple de dessiner sa pensée révèle une grande habileté. La manière féminine même n'en est pas exempte.

Ces constatations ne nous étonnent point lorsque on sait que Foch fut éduqué par les Jésuites. La souplesse et le raisonnement implacable, cette méthode à base d'insinuations (qui les rend si souvent peu populaires), Foch les possède. C'est même ce qui plus tard lui permettra de suggérer ses solutions aux généraux alliés, et de les faire adopter tout en leur laissant croire qu'ils en étaient les auteurs.

Autre point de contact : le brin de féminité se lit dans certaines majuscules, certaines boucles qui rappellent par leur arabesque le style baroque, si cher aux Jésuites. Enfin la dure discipline du caractère se marque déjà dans la tenue de la ligne ; il ne quitte pas le terrain du réel, mais tient à s'y montrer avec toutes ses aises. Quoi de plus normal ?

La simplification de son écriture est déjà très avancée, au détriment de la lisibilité, et à son profit personnel. L'ordre intérieur n'est pas encore extériorisé ; Foch a barre sur lui-même, c'est vrai, mais le désordre extérieur de la vie le rebute, le pousse à être violent et à essayer de se faire comprendre par la douceur ; les deux choses alternant ici sans se contredire. C'est la préparation de ce que seront plus tard à la fois sa fermeté — entêtement pour ses ennemis — et sa douceur instinctive envers ceux qu'il aime.

A trente ans, Foch avait en lui un « chaos d'idées claires ». Et comme les dons qu'il avait reçus de la nature étaient très riches, il fallait du temps pour les mûrir, et certains « événements » pour les exploiter à fond.

La vie logique, il la connaît déjà, mais la vie des choses ne l'a pas encore étreint. En somme, la théorie réaliste qu'il professe est juste, car elle procède d'une vraie connaissance de l'homme, mais il ne l'a pas encore vécue, absorbée.

Le Havre, 1880

Mon cher ami,

J'ai vu sur vos très longues
yours à vos derniers mots mesurer
les engagements qu'il m'indiquent
Je serai tout ce que j'aurai
pu faire pour leur rendre un
Chapitre ou quelques lignes pen-
sant que mes recherches pour avoir
plus d'exactitudes seraient plus
fructueuses. - Certainement si
elle donne à l'ouvrage, un in-
terêt par son objet, et par son
intérêt. et mes engagements et ceux
mes vœux, très bien de vous

Comme à : tibi
Fors

Mille compliments à M. de la Roche, et à vous

28.4.28

LE MARÉCHAL FOCH

Mon cher ami,

Je me suis interdit de faire de pré-
faves - Il y en aurait trop à faire -
Encore plus de rappeler les chers gens
esthètes militaires qui peuvent
être mécontentés par des auteurs
plus ou moins incongrus p. l. g.
plus ou moins explicites. Et alors
j'exécute moi-même à bon cœur
à dire bien à tort.

Foch

Puisqu'il demande l'action, la lutte, celle-ci viendra et Foch sera prêt, car dès le berceau il s'y est préparé.

Ce qui semble un prodige à beaucoup — la victoire remportée — n'est qu'un normal aboutissement de sa vie, un triomphe suprême de la gymnastique intellectuelle qu'il s'impose depuis longtemps.

La signature, témoin graphologique traduisant le mieux la personnalité, est déjà dessinée, tracée définitivement. Le paraphe semble un éperon de navire tout joyeux d'aller de l'avant. Le nom lui-même est solide, ouvert, léger. Et le tout sait très bien ce qu'il vaut. Il part en guerre calmement et à toute allure. La personne de Foch est formée.

Voyons-le maintenant après la prise de contact avec l'ennemi. « Ce qu'il a changé », entendez-vous dire de tous les côtés. Mais non, il est resté le même tout en évoluant. Expliquons cet apparent paradoxe par une simple comparaison avec le corps humain. On dit que le corps se renouvelle dans un cycle de sept années ; ainsi un homme de trente cinq ans a changé cinq fois de corps ; cependant il est toujours lui-même.

« Il faut d'abord faire le tour des gens, comme d'une maison, pour voir ce qu'ils valent », disait le maréchal à son entourage. Suivons son conseil et faisons le tour de lui-même. Foch est alors âgé de septante et un ans. Les angoisses de la réalité au travers desquelles il a mené sa formation intellectuelle lui ont fait inscrire sur le papier des lettres grandes, fortes, enchaînées les unes aux autres avec un réel souci de l'alignement. La vue de cette écriture fait penser à un de ses principes de guerre : « il faut boucher les trous coûte que coûte, il faut colmater ».

On ne retrouve pas les coups de griffe de Napoléon qui menait la guerre avec sa nature et ses instincts géniaux, mais on découvre l'homme de la guerre technique, de la guerre raisonnée *minutieusement* et *hardiment*. Foch s'est merveilleusement adapté à cette guerre, sa souplesse d'ailleurs lui a permis d'adhérer de façon parfaite à cette con-

ception méthodique et sèche de la guerre moderne où tout doit être réglé comme un mouvement d'horlogerie.

D'autre part, une foi sans réserve lui permettait d'avoir l'esprit complètement libre, donc de concevoir hardiment. Cette écriture montre qu'il était une belle « mécanique » animée, douée d'une âme. En général les lettres sont conventionnelles. C'est une bonne convention, à base d'ordre et de discipline, d'effacement de soi. On ne l'a pas pour rien appelé le serviteur de l'armée.

Les jambages se dressent denses, serrés les uns à côté des autres, comme ses armées sur le front. Ensemble ils donnent une allure d'unité, cette unité qui fut sa raison d'être, qu'on lui avait enseignée comme enfant et qu'il avait si bien transposée dans le domaine militaire, hiérarchique par excellence. Dans cette démocratie des alliés sur le front, un esprit monarchique fit marcher l'orchestre à l'unisson.

La base des lettres est souvent renflée ; cela signifie que Foch restait en contact permanent avec la réalité ; qu'il ne laissait rien au hasard. Toujours la lettre descend sur la ligne, toujours Foch s'appuie sur la terre. Il a transformé ses fougues de jeunesse en « action ». *Agir*, le maréchal n'avait que ce mot à la bouche.

Ayant réglé son intérieur une fois pour toutes, il n'en parlait plus, il ne faisait qu'agir ; sans répit il harcelait les siens pour bousculer l'ennemi. Ce n'était ni la confiance ni l'optimisme qui le poussaient. Il détestait ces mots qui sentent le moralisme. C'était la Foi et c'est tout.

En lui, on trouve aussi ce côté plastique, spécifiquement gaulois, marqué tant par la lettre un peu grasse — traduisant ici la verdeur d'esprit — que par les petits crochets en fin de jambages et les accents en crochet, — marque de l'ironie la plus française.

Il est la plus vivante expression de sa théorie : « Prenez une idée, fixez-la comme une étoile polaire, marchez les yeux attachés sur elle ». Cette formule qui peut paraître figer le caractère, au contraire le libère : en acceptant une disci-

plaine, on est plus fort. Ceci, les militaires le savent bien ; c'est pourquoi ils se sentent si forts par rapport aux autres hommes. Foch, lui, avait la discipline foncière du caractère. Il avait même en lui la discipline des choses.

Pour Foch est fait ce mot de Buffon : « Le génie est une longue patience ». Son mérite est d'avoir coordonné les forces de la nature et les avoir orientées dans une seule voie ; à force de foncer avec intelligence, il a gagné.

Il est modeste ; il accorde à chaque lettre sa hauteur propre, pas plus. Quand on lui parle de ses actes, la modestie lui permet de dire : « N'importe qui peut en faire autant ».

La force de son jugement le fait souffrir. Quand il voit comment on a gâché sa victoire, il s'écrie tout seul : « On ne me demande pas mon avis, je le donne quand même, je mets les pieds dans le plat. Des pacifiques, j'en suis, des pacifistes, non » !

Son écriture est parvenue au terme de son évolution ; elle est simple. Elle est lisible : pour se faire comprendre par les autres, il a fallu être clair au dehors comme au dedans.

« C'est la nécessité qui commande », disait-il. Il lui a si bien obéi qu'il s'est à son tour imposé à l'ennemi. Sa maîtrise de soi l'a rendu maître des autres. Cela sans « théories », sans mots en « ismes » ; il les abhorrait ! A qui lui disait « nationalisme », il répondait « nation ». Il opposait le militaire au militariste.

La signature du second manuscrit est celle de ses trente ans. L'âge et le fléchissement de son activité l'ont rendue moins agressive. L'étrave du paraphe est plus ronde, mais la construction est toujours solide et élégante. Foch au terme de son épanouissement est resté le même. La victoire ne l'a pas gâté.

Le caractère du maréchal est un modèle ; tous les dons accordés à sa nature, il les a fortifiés par la Foi. Son âme, son intelligence, sa volonté, son allant ont été ses armes d'une seule cause : La Patrie.

JOFFRE

L'écriture du maréchal Joffre traduit une façon d'être française. C'est un reflet du génie de la race laissée à elle-même, dans son développement purement naturel. Cela

6^e DIVISION D'INFANTERIE

PARIS, LE

7 juin 1908



LE GÉNÉRAL



Merci, mon cher et vieux
camarade, pour tes bonnes
félicitations, tout je suis très-touche.
On me trouveras toujours là quand
tu pourras t'être agiakt. Je
t'envoie en attendant toutes
mes amitiés dans un grand
et affectueux poignee à main.

J. Joffre

comporte des qualités et des défauts innés se contredisant plus ou moins mutuellement. Elles ne retrouvent leur unité que sur le plan du pur concret.

Le paysage psychologique de Joffre est très caractéristique à cet égard. D'une part, l'« individu » chez lui (c'est-à-dire le côté purement naturel, le tempérament) est doué d'une grande force d'inertie, de passivité, de lourdeur terrestre. C'est ce qui, dans l'écriture, est signifié par le « coulant » de l'encre déposée sur le papier. Autrement dit, cet aspect du caractère de Joffre semble ne pas donner de prise à autrui ; il échappe. La plupart parleront de sérénité de l'esprit, du calme qui provient d'une haute âme, etc... Mais il vaut mieux dire tranquillité naturelle, infuse, presque stagnante.

D'autre part, la « personne » (le côté spirituel, traduisant les nécessités de l'esprit) est douée d'un allant très vif.

Par esprit, il faut entendre l'intelligence et la volonté. La première est très cultivée, mais sans orientation finale. Le maréchal l'occupa surtout à accumuler la matière scientifique, à en juxtaposer les principes plus qu'à les hiérarchiser. Le bon sens seul de Joffre en faisait un classement judicieux selon la tradition du métier militaire. Selon l'instinct de la race aussi, ce qui expliquerait pourquoi cet homme si placide avait foi en la « furia francese ».

La volonté est tenace, s'appliquant à ce que l'attention fût soutenue, de manière peu intense, il est vrai, mais toujours présente, de façon sourde et constante.

Cette volonté fut très soumise à l'intelligence et ses moyens subordonnés à cet appétit du savoir militaire.

Nous avons donc un caractère sinon divisé contre lui-même, du moins légèrement divergent dans ses éléments. Un esprit très agile dans un corps sans réflexe.

Cela devait paraître tantôt crispant, tantôt rassurant ; parfois les deux, simultanément.

Si le tempérament avait été surmonté, entraîné par l'esprit, le génie de Joffre eût été incontesté. L'écriture nous

fait mieux comprendre pourquoi la gloire qui entoure son nom est justifiée. Quelque bizarre que cela paraisse, nous dirons que le génie de Joffre fut passif. Fermé en apparence à tous, il était ouvert à toutes les suggestions. En effet, l'écriture a de nombreuses lettres ouvertes, en haut, signe de « laissez-passer » des idées d'autrui. Dès lors, et avec l'aide de ce que nous avons avancé plus haut, nous pouvons dire que le génie de Joffre consista surtout à comprendre les événements, à réagir devant eux plus qu'à agir sur eux. En quelque sorte, il se laissait féconder par les choses.

Au cours de la guerre, la bataille de la Marne fut l'événement qui illustra le mieux cette disposition intérieure. Galliéni fut l'instrument de la nécessité et Joffre eut le génie de céder à son subordonné.

L'idée une fois reçue, il la réalisa magnifiquement. Il sut l'organiser de suprême façon ; liant les données concrètes qui lui parvenaient, il les ordonnait, les faisait se suivre comme il traçait sa signature. Sans lever la plume, en liant les lettres les unes aux autres et en protégeant le tout par un paraphe indicateur de principes. Ce paraphe est comme un paravent, au travers duquel nul ne peut voir, derrière lequel la personnalité de Joffre se tenait à l'abri des regards indiscrets.

De cette double façon d'être devait résulter une double façon de s'exprimer : un certain matérialisme de la raison, un idéalisme du cœur. Son vocabulaire le trahit lui-même, il est concret et matériel : il parle de *cohésion*, d'*automatisme*. Lisons-le : « L'instruction doit laisser une empreinte assez profonde pour que, en toutes circonstances, au milieu des péripéties émouvantes du combat, chacun trouve, en quelque sorte dans le seul jeu de ses réflexes, les moyens d'agir. » Pour faire pendant à cet extrême, Joffre avait l'âme idéaliste, disons même sentimentale. Il parlait de la cohésion qui « crée une étroite solidarité, une mutuelle et absolue confiance, une réciproque et sincère affection ». On voit que le cœur y est, mais c'est un cœur trop laïque.

Il lui manque cette pensée aiguë qui fait vibrer le soldat jusque dans la moelle.

Cependant, cette double façon de s'exprimer, quoique paraissant divergente, se rejoint dans la bonhomie au charme si français. Elle sait ne pas perdre le nord dans les circonstances difficiles; elle ne « s'en-fait pas », car elle a tout fait ce qu'il fallait faire.

Nous avons vu la façon d'être (esprit-tempérament), celle de s'exprimer (raison-cœur). Voyons enfin celle d'*agir*, c'est-à-dire analysons l'action proprement dite du maréchal. Elle se lit dans l'écriture, dans la construction du mot. Chez Joffre, nous sommes en présence d'une écriture gladiolée, dont le mot est plus grand à son début qu'à sa fin. Ceci confirme la thèse du génie passif, car si l'écriture gladiolée est le signe d'un esprit cultivé, elle est aussi le témoin de l'action vigoureusement conçue et qui tient moins qu'elle n'a promis. L'effort est comme brisé par la longueur de temps qu'il nécessite. En somme, le maréchal donnait la première chiquenaude à chacune de ses actions. Elle était donnée en toute conscience. Ses effets étaient prévus et ils s'enchaînaient sans interruption, jusqu'au dénouement voulu ! Et Joffre, tranquille, pouvait donner à son individu le calme dont il avait un impérieux besoin. Il pouvait dormir au milieu des pires situations, car il le devait. Sinon c'était son organisme entier qui croulait, entraînant dans sa chute l'armée entière et peut-être la France. Jusque dans ses actions, Joffre a laissé transparaître la solidité de la race française dont, par un suprême paradoxe, on pourrait dire que les défauts eux-mêmes se soumièrent et servirent aux qualités !

Joffre n'avait certes pas le mordant, ni l'âme de Foch, mais son bon sens primaire, solidement et abondamment instruit sut préparer les voies de la victoire et l'histoire ne lui demandait pas autre chose.

Lieut. T. MAGNAT.
